

Le plus grand exploit du champion du monde d'acrobatie aérienne

Deux échos insolites dans le radar de Nuremberg. Un Mig 17 venant de Tchécoslovaquie poursuit un biplace de tourisme. Voici le récit de ce fait divers incroyable où une fois de plus David — accompagné de sa femme et de ses quatre enfants — a triomphé de Goliath.

C'était un dimanche, vers 14 heures, à l'aérodrome de Nuremberg. Un dimanche paisible. Sur les radars s'inscrivent normalement les approches des appareils de ligne. Une journée comme les autres, où les hommes ne peuvent que constater, sans passion, la perfection des machines et des vols.

Tout à coup l'inattendu — deux échos — insolites apparaissent au bord de l'écran. Les contrôleurs s'interpellent. Le brouhaha s'installe. Les échos — sont ceux de deux avions inconnus. Ils viennent de l'Est, de la Tchécoslovaquie dont la frontière n'est distante que d'une centaine de kilomètres. La vitesse de l'un semble très réduite : il ne peut s'agir que d'un appareil à hélice. Sa route n'est pas rectiligne : il paraît vouloir échapper à l'autre qui le survole. Pour ceux qui regardent, impuissants, les deux lueurs danser sur les écrans, il n'y a pas de doute : un drame se joue. Ils ne peuvent que donner l'alerte et suivre sur l'image les péripéties d'un combat dont ils devinent la cause mais dont ils ignorent l'issue.

PROJETES CONTRE LE PLEXIGLAS, LES ENFANTS HURLENT

Dans le petit avion, un biplace de tourisme — Zlin 266 —, le pilote est crispé aux commandes. Il a peur. Il est en nage. Il sait qu'un Mig 17 le poursuit. Il l'a vu, lui a dit « Bonjour » avec ses ailes. Un bonjour un peu craintif qui se voulait amical. On lui a répondu par une rafale de canon de bord qui a rasé son cockpit.

Alors, le pilote a commencé à faire des acrobaties. Derrière lui, projetés contre le plexiglas, ses enfants hurlent. Sa femme crie : « Nous avons perdu, il faut faire demi-tour. » Mais La-

dislaw — Lazi — Bezak décide de poursuivre ou de mourir. En quelques secondes, il pense : « J'ai été champion du monde d'acrobaties aériennes en 1960. Cet avion je le connais mieux que quiconque. Je l'ai moi-même monté avec des pièces détachées hétéroclites. Il doit répondre. Il doit tenir. Je dois passer. »

Passer pour quitter l'atmosphère étouffante de contraintes qui règne en Tchécoslovaquie, passer pour être un homme libre et faire goûter à ses quatre fils, les jumeaux Martin et Roman, sept ans, Ladislav, huit ans, André, deux ans, cette liberté qu'ils ne connaissent pas et l'offrir à sa femme Maria, vingt-sept ans, juste avant Noël, comme présent impalpable mais inestimable.

Pour eux, pour qu'ils puissent tenir dans ce biplace, il a démonté le second manche à balai, placé devant le siège arrière. Pour lui, comme pour eux, il a soigneusement préparé son évacuation, estimant de 30 à 70 % ses chances de réussite. Maintenant il pense qu'il ne lui en reste que 10 %.

Il redresse son appareil. Le Mig s'est éloigné pour tourner. Il faut trouver un nuage pour s'y cacher. Mais, les nuages sont loin... Le Mig s'approche à nouveau. Lazi décide : « Je vais faire semblant de retourner vers Prague, et profitant d'un autre virage du Mig je plongerai dans un nuage. » Apparemment docile, il vole sous le Mig et revit un instant les événements de ce dimanche 19 décembre. Un dimanche qui pour lui et pour sa famille gardera toujours une odeur de mort.

Midi quarante-cinq. Lazi dépose sa femme et ses enfants à l'orée d'un bois, en bordure d'un champ. Rapidement il se rend à l'aéroport de Kladno, à 30 km de Prague, où est garé son Zlin. L'autorisation d'un vol d'entraînement accordée, il fait au-dessus de l'aéroport les deux tours obligatoires, prend de la hauteur, se dirige vers le petit bois, atterrit dans le champ. Mais, surchargé par le

(Suite page 24.)



LES HÉROS DE L'AVENTURE ET LEUR AVION :

Ladislav Bezak, 39 ans, sa femme, Maria, 27 ans et leurs quatre enfants, Ladislav, Martin, Roman, André, ont choisi la liberté (en haut). Près de son biplace Zlin 266, Bezak, champion du monde d'acrobatie 1960, pilote de la Cie tchèque C.S.A., raconte son évacuation rocambolesque. Une évacuation impensable qui a pourtant des précédents. En juillet 1966, franchissant le barrage de feu des gardes-frontières, un ingénieur tchèque emmenant sa femme et sa fille, s'était échappé sur un petit avion. En juillet 1963, le colonel Obacz, Polonais, avait atterri à Berlin Ouest avec sa femme et ses deux enfants après avoir piloté pendant une heure à une altitude de 35 à 40 mètres pour éviter les radars.

47:51

poids inhabituel de six personnes, l'avion ne peut pas s'arracher du sol détrempé. Pour Lazi, il ne reste qu'une solution : décoller de l'aéroport.

Abandonnant à nouveau sa femme et ses enfants, il décolle seul et retourne à Kladno se poser. Puis en voiture il va chercher sa famille et l'emmène au bout de la piste. La peur au ventre, Maria et les enfants attendent. Pendant ce temps, Lazi est retourné à son appareil. Il roule vers le bout de la piste, tourne pour décoller. En quelques secondes, la famille embarque. L'avion s'envole et semble vouloir mettre le cap sur Leipzig, en R.d.a.

Mais, prenant de la hauteur, il change de cap et fonce en direction de la frontière ouest-allemande. A une centaine de kilomètres de Prague, alors qu'il se mettait à espérer, un monstre avait jailli, celui qu'il redoutait : un Mig 17. « Il y a les nuages. En plongeant pleins gaz, en piqué, je dois pouvoir les atteindre. Le Mig tourne. Je tente. »

A QUELQUES CENTAINES DE METRES DU SOL, LAZI REDRESSE SON APPAREIL

C'est à nouveau, à travers le bruit du moteur, les hurlements des enfants. C'est à nouveau pour le pilote la peur, une peur atroce qui lui crispe les mains sur le manche à balai : le piqué, par une température audessous de zéro, représente un poids supplémentaire de givre de 200 livres par millimètre d'épaisseur et la chute possible à bref délai... A quelques centaines de mètres du sol, Lazi réussit à redresser son appareil et parvient à la frontière, protégé par les nuages. Le Mig l'a perdu.

A Nuremberg, collés à leurs écrans, les hommes connaissent maintenant l'issue du combat. Le petit appareil se rapproche, seul, de l'aérodrome. Il a gagné. On lui ménage une piste. Il se pose à 14 h 40.

Les Allemands entourent le Zlin, stupéfaits de voir six personnes sortir d'un biplace. Lazi Bezak demande l'asile politique. Il ne sera pas poursuivi pour « high jacking » (détournement) car il était le seul pilote tchèque autorisé à être propriétaire d'un avion personnel. S'adossant à la carlingue, Bezak laisse la joie l'envahir et dissiper sa fatigue. De la main il caresse le métal de son Zlin immatriculé MUA-OK et murmure à ceux qui le félicitent : « Ce sont ces deux dernières lettres qui m'ont porté bonheur. Maintenant, tout est O. K. ! »

GEO KELBER